

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Journal dénoué de Fernand Ouellette

Fernand Ouellette

Number 50, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38749ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Ouellette, F. (1988). *Journal dénoué* de Fernand Ouellette. *Lettres québécoises*, (50), 56–57.

RENOUER AVEC LE JOURNAL DÉNOUÉ

Journal dénoué de Fernand Ouellette, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1988, 265 p., (coll Typo), 8,95\$.

Une quinzaine d'années après sa publication, le *Journal dénoué* de Fernand Ouellette paraît en format de poche aux éditions de l'Hexagone, dans la jolie collection Typo. Quelle meilleure façon de saluer le récipiendaire d'un récent prix du gouverneur-général que de faire ainsi connaître l'homme et son œuvre à un plus large public!

C'est aussi l'occasion pour ceux et celles qui n'ont pas lu cet essai intime du poète et du romancier qu'ils apprécient de découvrir «l'histoire de [l]a vie affective, intellectuelle et spirituelle» (p. 17) d'un homme né au Québec en 1930. Il s'agit ici d'une «histoire intérieure» précise l'auteur dans son «avant-propos». Une histoire tirée d'une vingtaine de volumes de son journal et représentant «plus de quarante années de [s]a vie» (p. 17).

Extraits

À la fin de 1962, j'ai pu lire l'ouvrage troublant qui s'intitule *La Merveilleuse Aventure de Cabeza de Vaca*, reconstituée par Haniel Long. À la suite d'une expédition désastreuse sur la côte de Floride, en 1528, une poignée d'Espagnols avaient échoué près de Galveston (Texas), dans le golfe du Mexique, parmi lesquels le lieutenant Cabeza de Vaca. Cet homme qui a tout perdu, durant huit ans, pieds nus, sans vêtements, descendra vers le Mexique. Au contact des Indiens, ce Blanc arrogant se purifiera pour devenir à la fin une sorte de thaumaturge. À son retour en Espagne, il publiera son aventure. Par les yeux de cet homme nous devenons témoins de la transformation de son âme et nous découvrons l'Indien.

Les Indiens revinrent nous trouvant aussi nus qu'eux, notre bateau perdu, et en pleurs. Assis à nos côtés, ils versèrent aussi des larmes. Je pleurai davantage, à la pensée que ces gens si misérables avaient pitié de nous.

Pour en parler, l'auteur respecte la voie chronologique (de 1947 à 1973), puisque c'est dans et avec le temps que se sont élaborés l'écllosion de sa sensibilité, l'approfondissement de sa pensée et le mûrissement de son âme. Ce parcours, toutefois, n'est pas linéaire, mais adopte un circuit pluridimensionnel qu'on imagine volontiers sous la forme polygonale d'une sorte de cristal. L'ouvrage, en effet, se présente en cinq parties, aux angles bien définis, chacune assortie d'un intitulé emprunté à des pronoms personnels : «moi», «soi», «toi», «nous» et «lui». Poète apollinien, Fernand Ouellette aura, sans doute, privilégié un agencement qui, sous un certain rapport, pourrait évoquer la dynamique de la lumière par son rayonnement, sa réfraction, sa réflexion, sa convergence, voire même sa forme étoilée (cinq parties).

Quoi qu'il en soit, à quinze ans de distance, ce petit livre demandait

quelque présentation et la préface de Gilles Marcotte constitue, à cet égard, un de ces textes liminaires qu'on a intérêt à lire en guise d'introduction.

La décantation ayant fait son œuvre aussi après quinze ans, l'ouvrage invite à la méditation. Le lecteur d'aujourd'hui reste frappé certes par le cheminement personnel de l'homme, de l'intellectuel, du mystique qui se confie dans ces pages; mais il ne peut s'empêcher de mesurer, du même coup, le chemin parcouru, en si peu de temps, par une époque soumise aux mutations accélérées.

Sur un autre plan, la lecture ou la relecture d'un tel ouvrage est également le lieu de sonder le noyau dur d'une expérience humaine toujours renouvelée. Chez Fernand Ouellette, l'interrogation fondamentale sur l'humanité demeure, indépendamment de l'heure et du lieu, d'une terrible actualité, comme l'attestent les deux extraits qui suivent.

Comment résister à la tentation de mettre en parallèle, grâce à Louis Massignon, ce texte du mystique Rûm?

Celui-là dont la beauté rendit jaloux les Anges est venu au petit jour, et il a regardé dans mon cœur. Il pleurerait et je pleurerai jusqu'à la venue de l'aube, puis il m'a demandé : De nous deux, dis, qui est l'amant?

Dans sa Relation à Charles-Quint, Alvar Núñez Cabeza de Vaca écrit :

Le pire consistait à renoncer peu à peu aux pensées qui habillèrent l'âme d'un Européen, et qui plus est, à l'idée qu'un homme obtient le pouvoir par le poignard. [...] C'est dans cette période, si j'ai bonne mémoire, que je commençai à penser aux Indiens comme à des frères humains. [...] Et tout en priant avec force, j'ai senti comme une déchirure en moi par laquelle m'étais insufflé le pouvoir de guérir. [...] Je dis à André : «Si nous parvenons en Espagne, je solliciterai de Sa Majesté mon retour dans ce pays, avec une troupe de soldats. Et j'en-

seignerai au monde comment la douceur est victorieuse, et non le massacre [...]» Tant que j'étais avec les Indiens, je ne pensais qu'à leur faire du bien. Mais à mon retour, j'ai dû bel et bien me surveiller pour ne pas faire de mal à mes compatriotes. Si l'on vit où tout souffre et se prive, une tendance particulière vous pousse à venir en aide. Mais là où tout abonde, nous abandonnons notre générosité, croyant que notre pays nous remplace, chacun ou tous.

Pour avoir une idée de l'élévation d'esprit de Cabeza de Vaca, voyons, par exemple, comment les colons traitent les Indiens dans un mémoire de la Commission des moines de l'ordre de Saint-Jérôme, en 1517 :

[...] ils [les Indiens] fuient les Espagnols, refusent de travailler sans rémunération, mais poussent la perversité jusqu'à faire cadeau de leurs biens; n'acceptent pas de rejeter leurs camarades à qui des Espagnols ont coupé les oreilles. [...] Il vaut mieux pour les Indiens devenir des hommes esclaves que de rester des animaux libres.

Ce texte, rapporté par Lévi-Strauss dans ses *Tristes Tropiques*, démontre à quel point Cabeza de Vaca fut transformé par l'humanité de l'Indien qu'on disait privé d'âme. Qui était chrétien de l'Indien pleurant ou de l'inquisiteur? Mais ces Indiens ont été exterminés par la race des Blancs supérieurs, élus par Dieu, colonisateurs de l'Amérique. Nous les avons méprisés parce que nous parlions au nom du Christ, tels des élus. Aujourd'hui même, on continue à massacrer des Indiens. Nous n'avons pas encore accédé à cette humanité des Indiens de l'Espagnol. Nous sommes les pires barbares avec des fusées perfectionnées, et l'autorité de la puissance. Au nom de quels intérêts politiques et économiques un président américain, par exemple, se prend-il pour un civilisé? Or le président qui ordonnait des bombardements au Viêt-nam, au Guatemala, ce superpuissant de la nation superpuissante, n'arrive pas à la cheville de ces Indiens qui furent anéantis. Écoutons le récit de Cabeza de Vaca, en silence, face à notre âme. Pouvons-nous dire que le Blanc superpuissant est plus humain que cet Indien pleurant avec les Espagnols perdus? Et pourtant notre supériorité de Blancs et de chrétiens se fonde sur ces mensonges depuis des siècles. En 1528, des Indiens pleurèrent avec des soldats perdus sur un rivage du Texas. Déjà Cabeza de Vaca affirmait qu'il n'y a pas de pouvoir par le poignard. Malheureusement, aucun superprésident de quelque superpays, chrétien ou non, n'a compris ce qu'un lieutenant espagnol a reçu des Indiens les plus démunis. Pensons à la confession des soldats américains de retour du Viêt-nam. Ils se sont comportés comme des bourreaux parce qu'on leur avait fait croire que les Vietnamiens étaient des sous-hommes. Près de trente ans après les camps nazis, des chars américains ont écrasé des enfants par jeu, les soldats du grand pays blanc ont empalé des femmes, mitraillé tout ce qui était «jaune» et humain. Nous en sommes toujours là depuis que Cabeza de Vaca est mort. Nous parlons de progrès, de grands ensembles, d'efficacité technologique, de consommation et de participation.

Et si nous n'étions encore que des morts? Et si, à la place de toute affiche, de tout placard publicitaire, nous mettions les simples paroles de l'Espagnol? Peut-être que l'âme commencerait à prendre une signification. Je ne comprends pas encore comment le Blanc n'a pas disparu sous la répétition de ses actes de mort, comment il ne s'est pas enfoncé dans la terre sous le poids de son orgueil, comment il n'a pas éclaté sous la pression de son misérable pouvoir. Ne s'est-il pas donné qu'à la Puissance et à l'Argent? En écoutant Cabeza de Vaca nous savons qu'il ne s'agit pas là de mots. Nous savons que nous sommes morts.



C'est l'espérance qui est difficile. Ne vit-elle pas au cœur des hommes de «chétive pâte» (Tristan et Iseut)? Après la mort du christianisme avec Kierkegaard, après la mort de Dieu avec Nietzsche qui ne faisait que clamer cette mort insidieusement préparée par Hegel (car dès l'instant que Dieu entra dans un système, il entra dans sa mort), après la mort de l'homme, après la mort du sens, après la mort de la poésie que certains proclament, nous avons atteint la limite de la désespérance. Rappelons-nous comment les nazis ont rendu l'homme objet. Rappelons-nous comment le stalinisme a pétrifié l'homme et la société. Puisque nous avons atteint le fond de la désespérance, nous ne pouvons plus maintenant que remonter vers la lumière. Il n'est plus question de la mort des valeurs, tout est mort, il n'est question que de la naissance de valeurs nouvelles. Mais je comprends parfaitement que ceux qui désespèrent de la poésie ou la renient, par exemple, ne puissent chanter sous la désespérance. Ils sont déjà en retard sur la mort. Comme je n'ai pas encore rendu la parole, puisque la parole est naissante parmi nous, je continue à me battre pour aller vers la lumière et le soleil. En ce sens, l'«avant-garde» n'est souvent que le dernier sursaut de l'entropie gigantesque qui a suivi la «mort de Dieu». Simultanément les hommes travaillent contre la mort, contre la désespérance, à contre-courant. Les fossoyeurs agissent sur la scène des fausses modes où s'agitent les marionnettes. Ils accaparent l'attention et appellent l'accord de ceux qui sont pressés d'en finir, de ceux qui voudraient régresser sans fin, rêvant de la bête première, de la violence première. Tout le sacré est retourné afin d'être bien certain qu'il n'en restera que des vestiges de violence. Cependant la parole n'est pas muette, dès l'instant où j'ouvre la bouche. La poésie n'est pas morte, dès que j'espère, dès que je me considère un être de parole, dès que je reviens de la mort. À tout moment, je peux entendre un accord éolien jamais perçu qui jaillit de je ne sais quel abîme.

Il ne faut donc pas s'étonner que ceux qui désespèrent de l'homme, de la parole, proclament la mort du sens, la mort de la poésie. Faut-il, pendant ce temps, comme Pénélope détisser nos possibles textes? Au contraire, il faut ignorer les tyrans et les princes du jour. Il faut continuer à avancer «sur rien, dénoncés» (Michel Deguy). Quant aux morts, ils n'ont plus qu'à se taire. Dans certains cas, ce qu'il y a d'odieux dans leur attitude, c'est qu'ils sont propagandistes, qu'ils veulent entraîner et maintenir les autres dans leurs ténèbres. Personne ne leur demande d'empêcher la naissance, la résurrection. Ce n'est pas la première fois que l'homme se délivre de sa nuit. Pendant que la parole poétique était morte sous les invasions barbares, le chant renaissait dans les tentes des nomades du désert, la Dame montant à la citation du Bédouin. Et ce n'est qu'avec l'éveil de la pierre, l'église romane, le tympan de Moissac, le chant de Guillaume IX que cette énorme irruption de vie et d'unité s'est à nouveau manifestée. Pouvons-nous attendre un autre chant après Buchenwald et Hiroshima? Sommes-nous en pleine opacité, agressés par «l'énergie muette de la mort»? Certes. Les masques de la mort sont multiples. La barbarie se camoufle sous maintes hypothèses scientifiques. Peut-être souterrainement est-ce un vaste travail d'unification qui a commencé? Les descendants de la beat generation, par exemple, se figent dans la drogue en parlant d'attente, d'ouverture, comme s'ils allaient être foudroyés par Dieu. Certes, je suis d'accord avec eux qu'on ne peut que désespérer devant la mort profonde d'une large dimension de notre civilisation et de notre culture. Ce qui m'éloigne de la voie de la drogue, de l'anarchie et de la révolte, c'est qu'il me semble qu'on doit désespérer totalement, peut-être, mais surtout lucidement, sans l'anesthésie d'aucune drogue. Je ne respecte que ceux qui peuvent assumer en toute conscience et lucidité leur désespérance et leur révolte. Je pense à Guevara, à Fanon. Quant aux autres, ils me semblent des victimes de la société qu'ils dénoncent, des pantins de la pègre, des esclaves de la «connection», plus que des êtres libres qui portent dans la nuit leur désespoir et leur parole. Ils sont des résidus de la mort présente, non des signes de la résurrection attendue. Les morts multiples, spectaculaires, désespérantes nivelleront peut-être notre culture, pousseront les maladies inguérissables à leur terme. En nous tenant bien droits sur la falaise, en écoutant la respiration immémoriale, en nous accordant au soleil qui aspire le monde, peut-être pourrions-nous déjà sentir l'immense résurrection de l'homme, l'immense présence de Dieu, quand notre civilisation se sera vraiment tue, et qu'une nouvelle encore toute sanglante et fragile nous relèvera partout dans les villes, dans les campagnes, dans les prisons, dans les cours de justice, dans les universités, dans les parlements, dans les usines. □